

Ecrire, se jeter dans une petite lumière comme dans un grand brasier, quand les mots ont encore des préférences, des audaces pulsionnelles, du rentre dedans, dedans soi-même, mais pour s'expulser de cette construction familiale, sociale, philosophique, professionnelle, dès le départ, bien comprendre sa nature artificielle, moi, je, ces falsifications de la machine intérieure dans laquelle nous croyons être un, tangible, reconnaissable, d'une seule pièce manufacturée, cette magnifique foutaise qui nous tient en lieu et place d'une illusion, d'une raison d'être sans être, d'une prison dont les quatre murs prennent aussi l'apparence d'une nature idéalisée, projection d'un moi idéalisé, ces beautés conventionnelles, ces montagnes plates, ces altitudes de serpent, cet air vicié, ces mots remâchés, digérés, desséchés dans la langue des poètes infirmes, quand les autres, eux aussi, ne sont que des faire-valoir pour une recherche effrénée de respectabilité, de reconnaissance héroïque, quand la machine égotique se fortifie au contact des autres machines égotiques, brosse à reliure, courbettes, salons, vernissages, causeries, quand l'infatuation prend le contrôle, quand sa puissance œuvre dans le feutré des avis sans intelligence, sans pertinence, sans acide, langue de bois, langue de vipère, brosse à reluire, ce grand bal des faux-culs artistes, quand le pire est à venir, outre ces flagorneries, complaisances, médisances, méchancetés, quand c'est l'art qui en pâtit lui-même, se trouve mal, dégueule dans un coin de roman, de tableau, de partition musicale, quand cet artiste des bacs à sable tue l'art par manque d'intelligence, de travail, de sensibilité, cet imbécile qui aurait dû se tuer, implacablement, méthodiquement, définitivement, devenir ce grain de sable au cœur de sa machinerie douloureuse, familiale, sexuelle, pour enfin réussir, peut-être, à se sortir de son malentendu natal, de son propre désastre, faire face enfin à tout ce qui le dépasse, à toute son horreur, à toute sa nuit, à tous ses mensonges, à toutes ces beautés interdites, en définitive, à tout ce qui l'empêche d'accéder à sa sensibilité sauvage et à la source de ses affections primordiales.

Fin du malentendu est la narration d'une libération maladroite, chaotique jusqu'à la décision finale du grand voyage vers la Nouvelle-Calédonie, récit-récit

contre lequel le fond romanesque s'écrase, où la violence - sport, alcool, suicide, sexe, sadisme, illuminations en tous genres – indique les degrés d'une confrontation totale avec mon ombre, ma tristesse, ma grande joie, mes excès, si loin des prismes de la censure morale, de la bienséance, de la demi-mesure, ces langages de la machinerie punitive qui transforme souvent la littérature en machines répressives, tous ces romans, nouvelles, poèmes, ces expressions pauvres venues de pulsions refoulées, de mots proscrits, de phrases mutiques, où la Nature est réduite à un pauvre agencement syntaxique qui se donne l'air, sans queue ni tête, mots creux, sans objet, sans horizon, sans expérience décisive, sans corps, sans bile, anémiés à force d'avoir été saigné comme on saignait autrefois les corps malades, qu'on ligotait les âmes folles, qu'on torturait les femmes sorcières, les poètes fous, les écrivains visionnaires, tous ces êtres hors-norme, à l'opposé de ces écrivains, écrivaines, petits chiens, petites chiennes, ces censeurs tristes, oiseaux sans hauteur, mer trop étale, corps au piquet.

En somme, **Fin du malentendu**, écrit pour certaines béni-oui-oui par un pornographe, un sexiste, un sale type contre la Femme elle-même, ce modèle cul-cul la praline des féministes « bonne sœur » à la « moraline » de grenouilles de bénitier, ce sans obscur objet du désir, sans clitoris-montgolfière, sans nichons-pyramide, sans anus-trou de balle, femme privée du Dionysos intérieur, de toute pulsion bacchanale, femmes à proscrire qui m'ont rendu à mon désir, m'ont libéré de ma torpeur, de ma pauvreté, femmes qui ont essuyé ma colère, ma violence, mon désarroi, femme-jouissance, femme-meurtrie, femme-cancer, femme-désemparée, femme-Club-Med, femme-immigrée, femme-salope, femme-sadique, une humanité mâle-femelle où les glandes et la cervelle s'activent, où la merde et l'idéal se mêlent, vie ni ceci, vie ni cela, mais vie pulsionnelle, démente, exponentielle, avec comme personnage principal un homme-enfant, un homme-homme, un homme-mot, un homme-roman, un homme de rien, un homme du tout, un homme de trop, un homme-cœur, un homme-queue, un homme-langue, un homme-larme, un homme-papillon brisant son

cocon pour en tisser un autre de fer, granit, poussière, homme-métamorphose, homme-Adam et Eve se carapatant du paradis familial, quittant ce frère prométhéen, ce père absent, cette mère-éléphant, homme-rugbyman sauvant sa peau sur les terrains avec ces autres potes Rugbymen, compagnons de combat, grande amitié, puis, à l'adolescence, les écrivains, poètes, musiciens, philosophes, cette clique ubuesque pour sortir enfin de mon tunnel, de ma grotte, homme-escargot, homme-bibliothèque, homme-Hercule, les mots arcs et flèches pour jeter un pont entre moi et moi-même, les mots pour me parler, m'entendre, m'approcher du monde, les mots pour me brûler, les mots pour me tuer, les mots pour ressusciter, les mots pour renaître dans un corps nouveau, dans une âme nouvelle, les mots pour unir le champ de la sensibilité et de l'intelligence, de l'eau et du feu, de la mort et de la grâce, et les mots éternels de Pascal : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. »

Fin du malentendu, ça plaît, ça plaît pas, on aime, on déteste, on encense, on brûle, les comptes, en définitive, ne sont à rendre qu'à soi-même. Si ce livre est important pour moi, s'il me fut nécessaire de l'écrire, que j'admets bien volontiers sa nullité littéraire, comète passée dans le fin fond des abysses, goutte tombée dans la mer sans cliquetis, c'est que cette narration m'a permis de recoller des fragments de moi-même, tout brisé que j'étais, en mille morceaux, chute d'un immeuble de mille étages sans jamais prendre conscience de ma chute, dégringolade depuis l'enfance, à peine né, hécatombe, écrire ce petit machin survolté, sortir ma tête de l'eau, reprendre le fil de ma catastrophe, recoller les morceaux, penser aussi en philosophe sa vie quant à la fastidieuse question de savoir qui je suis au moment même où je me pose la question de savoir qui je suis, comment se penser soi-même quand on est affecté du

corps et modifié sans cesse par des actions extérieures, quand notre esprit, c'est l'idée de notre corps en acte (**Spinoza**), quand, dans **Fin du malentendu**, ce qui peut irriter, révolter, agacer, c'est que l'esprit (la conscience, si vous voulez) du personnage (moi-même), brutal, instable, insatiable, dément, au point de faire fuir à toutes jambes le lecteur, c'est tout mon corps brutal, insatiable, dément, au point de faire fuir précisément ce lecteur sans corps, ou dans un corps dévitalisé comme on dit d'un cerveau qu'il est décérébré, comprendre alors que l'acte d'écrire, contrairement à ceux qui croient qu'il peut être une mise à distance de soi-même commode, confortable, que dans un livre, on y retrouve rien de soi, ou alors seulement le soi-illusion, le soi petite personne bien élevée, le soi petit personnage bien lisse, bien transparent, pour de nouveau cacher ses émotions, ses failles et obstruer la source de Vie, relève de ce que **Paul Ricoeur** dans « *Soi-même comme un autre* » appelait une éthique narrative, dans la mesure où se pose, dans cet acte engagé qu'est l'écriture, la question de son identité, mais sous deux modalités de nature différente, **une identité mêmeté**, c'est-à-dire une identité dans la permanence et l'équivalence à soi, la plus fictive, celle à laquelle nous croyons comme à un Dieu personnifié, un corps définit sous l'attribut de l'étendue, puis une **identité ipséité**, un corps définit sous l'attribut de la pensée, des soubresauts, des changements inopinés d'humeur, des trajectoires éminemment courbes, tordues, une identité inscrite dans une temporalité changeante qui ne peut se reconstituer que dans l'exercice de la mémoire et de la narration. **Fin du Malentendu** représente pour moi, précisément, une reconstitution par la mémoire et par le corps, cette dimension que relève **Ricoeur** : « *Le critère corporel n'est pas par nature étranger à la problématique de l'ipséité, dans la mesure où l'appartenance de mon corps à moi-même constitue le témoignage le plus massif en faveur de l'irréductibilité de l'ipséité à la mêmeté. Aussi semblable à lui-même que demeure un corps – encore n'est-ce pas le cas, il suffit de comparer entre eux les autoportraits de Rembrandt - , ce n'est pas sa même mêmeté qui constitue son ipséité,*

mais son appartenance à quelqu'un capable de se désigner lui-même comme celui qui a son corps. » (pages 154-155).

Fin du malentendu est le récit de mon corps affecté de mille manières, donc, mon esprit affecté de mille manières, par conséquent, une sensibilité exacerbée, une conscience exacerbée, mais dès l'origine dépossédé de mon corps affecté, presque dans la haine de ce corps-fantasme puisqu'il était la possession exclusive de ma mère, puis des femmes auxquels je faisais rejouer le rôle de ma mère, d'où la violence sexuelle, le recours sans doute trop mécanique à une entrée en scène par la grande excitation sexuelle, alcoolique, démiurgique, ces pulsions qui rejouent une castration originelle mais permettent, paradoxalement, une libération par le haut, par le ciel, par les mots, quand tous ces changements subis par le corps, volontairement, involontairement, joyeusement, désespérément, ont entraîné un bouleversement dans ma propre existence, occasionnant un changement radical de conscience et la possibilité, par la narration littéraire, d'une renaissance, cinquante ans après : *« Rappelons-le : une vie, c'est l'histoire de cette vie en quête de narration. Se comprendre soi-même, c'est être capable de raconter sur soi-même des histoires à la fois intelligibles et acceptables, surtout acceptables. »* (Ricoeur, Paul, « La souffrance n'est pas la douleur », in Claire Marin et Nathalie Zaccari-Reyners (dir.), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricoeur*, Paris, PUF, 2013, p. 13-33 (p. 21-22).

Mon échec, pour finir ce petit texte sur une note optimiste, c'est d'être resté trop facilement sur le seuil de l'acceptable, de n'être pas encore parvenu de l'autre côté du miroir, de croire encore que le soleil se couche, que le soleil ne se couche pas, quelle importance, de n'avoir exploré qu'une surface de moi-même, qu'un espace limité, qu'une transgression ordinaire, sans jamais avoir osé vraiment pousser mon moteur en sur régime, et mes mots, et mon style, être resté, tout compte fait, sur le bord d'une

falaise toute rikiki, puis demi tour vers le monde dans une tristesse à la **Céline** : « **Je m'en retournais triste quand même du côté de Vigny, en pensant que tous ces gens, ces maisons, ces choses sales et mornes ne me parlaient plus du tout, droit au cœur comme autrefois, et que moi tout mariolle que je pouvais paraître, je n'avais peut-être plus assez de force non plus, je le sentais bien, pour aller encore loin, comme ça, tout seul.** » (Voyage au bout de la nuit) .